

COSTUMES NATIONAUX

PAR

DANIEL CANTY, STÉPHANE POIRIER ET FEED

— CHAPITRE II —



Le train du Levant s'éloigne de la capitale en longeant les falaises maritimes, pénétrant l'aride enceinte montagneuse qui encadre, sur trois flancs, les plaines abstraites et les marécages informes de l'est. Si ce n'était du fer des roues mâchant les rails, le train semblerait entièrement fabriqué de bois. La dominance de cette matière vise sans doute à rassurer le voyageur en partance sur l'existence, quelque part derrière lui, d'une nature plus proluxe, d'où le Royaume tire sa richesse, son assurance et, surtout, sa solidité.

Quand la clepsydre suspendue au-dessus de la salle des pas perdus laisse s'égoutter midi dans le bassin des heures, le train quitte la gare de l'Est avec un sifflement flûté, s'engageant en sens antihoraire sur la pente doucement descendante du long tunnel de verre, artère transparente épousant parfaitement le galbe de la coupole centrale, œuf précieux, dont la silhouette chatoyante couve en permanence le

panorama oriental de la ville. Le train continue, sur l'élan de cette glissade, de gagner en vélocité, laissant derrière lui les derniers retranchements résidentiels pour couper de plus en plus vite à travers un paysage d'arrière-cours et d'entrepôts, dépassant les convois plus lents qui acheminent de porte à porte les matériaux et les marchandises nécessaires à l'industrie. Parfois, une porte de fer entrouverte ou la haute fenestration des ateliers laissent apparaître le fil angulaire d'une chaîne de montage ou la machinerie hiératique d'un atelier, formes sombres délaissées à midi par les ouvriers en pause, mécaniques mystérieuses, abandonnées à la marge de la ville, qui la transforment en elle-même et qu'on oublie.

Nous nous apprêtons à quitter la ville quand un ouvrier d'une scierie, qui déjeune, en salopettes, perché sur un amoncellement de planches avec ses collègues, s'est soudainement dressé pour saluer le

passage de notre train – trait rutilant de bois verni, solide comme un madrier, fin comme une planche, poli par les houles venteuses des terres plates, scindant les airs comme la déferlante qu’il promet de rejoindre. Il tend bien haut son égoïne pour la faire claquer, tout en esquissant un pas de gigue, par solidarité enjouée avec l’ouvrage magnifique d’ébénisterie passant à ses pieds. Ses collègues lèvent en chœur le couvercle de leur bouteille thermique. La locomotive – en réponse, j’ose croire, bien que je ne connaisse pas l’ordinaire de ce train – a de nouveau laissé s’échapper une longue note flûtée, ponctuée d’un trille. Dieu sait pourquoi, je me suis vu, promeneur en redingote, marchant à l’ombre des arbres, le long d’un grand boulevard aux trottoirs de bois, traversant une ville inconnue, d’ouest en est, jusqu’à ses portes, puis à nulle part, suivant les planches égales, s’étendant indéfiniment dans l’avant, dans l’après tout, en espérant la distraction, l’étourderie des oiseaux.

J’ai été tiré de ma rêverie par l’ouverture du paysage. Les herbes du haut plateau sablonneux ont jailli, s’inclinant à notre passage. Le convoi s’est arraché à l’attraction de la ville, embrassant la lisière des falaises. Puis la mer est apparue à nos pieds. Tous se sont penchés à droite pour voir, et j’ai moi aussi oublié d’où je venais.

* * *

On dit qu’à vol d’oiseau, le train dessine une droite parfaite et que les aéronautes qui survolent ces régions règlent leur vol sur la parallèle de son tracé. Même au niveau du sol, il est facile d’adhérer à ces vues. La découpe irrégulière des défilés côtiers cède le pas, dans un mouvement d’éloignement graduel – on a l’impression que le paysage, répondant à quelque impératif esthétique, s’élimine peu à peu –, à l’épure des plaines. En quelques heures, on perd de vue la mer, et la rectilinéarité réaffirme ses droits. Le convoi trace au milieu d’un paysage répétitif, où le monde, de nouveau, semble plat. L’heure est au divertissement.

La voiture-restaurant immédiatement apposée à la locomotive est une sorte de mess minimal, d’une

élégance effacée : plancher, parois, plafond semblent un tressage continu de lattes finement cirées, aux joints invisibles. Le regard s’égarerait dans un glissement infini si ce n’était de la présence de deux longues tablettes de peuplier fixées aux parois. Les voyageurs s’y accourent pour avaler une portion de goulache, mâchouiller une salade de racines et de noix, siroter un verre de jus de baies ou une rasade de chaude-gorge. Lentement. Ils profitent du point de vue panoramique pour se perdre en pensée : deux grandes baies vitrées ovales insérées dans les flancs du wagon viennent interrompre la topologie des lattes et convier à la contemplation, par-delà le vide du paysage, d’un au-delà possible du point de fuite. Au bout du wagon, sous la poutre unique où sont burinées en caractères impérieux les quatre lettres du mot *nourriture*, le *messmeister* assure la liaison avec la cuisine attenante à la locomotive. À l’étroit dans l’embrasure elliptique du comptoir de service, il pivote pour crier ses commandes ou aligner bols et gobelets. On peut lire, cousu en fil d’or sur sa livrée, son nom, Oläv, grande asperge chauve, d’âge indéterminé, constamment à éponger son crâne brillant de sueur ou à désembuer son monocle, pour le replacer d’un geste prompt à l’appel des cuisiniers, claquant abruptement la vaisselle sur le plat du comptoir pour rappeler les clients à leurs commandes. Sa situation exiguë porte à croire que les marmites des cuisines cuisent au même feu que les tisons de l’engin. Si on le lui demande, le martial Oläv, qu’on est en droit de soupçonner d’être pince-sans-rire, affirme en interrompant un moment infinitésimal son manège qu’il était jadis contorsionniste, qu’il a trouvé ici *sa place exacte* et qu’il travaille donc *en tout confort*. *Tchac !* Fin de la conversation.

Mon potage, où flottent des racines tordues comme des pousses de ginseng, et des quartiers de patates grelots à l’épiderme rouge vif, a des velléités de solide – il tient davantage du ragoût que de la soupe. J’ai l’impression de manger une sorte de boue parfumée. Je ne peux nier qu’elle me réchauffe l’intérieur. Que son goût terreux a le don d’apaiser et d’alourdir le regard, qui n’en pèse qu’avec plus

d'acuité sur le paysage d'herbes battantes qui défile par la fenêtre panoramique, en un lacs de lignes ondoyantes, où je tente de départager mes vues de l'esprit – l'exercice, dans un véhicule en mouvement, est voué à la perte – de la volonté véritable du vent. Au loin, la ligne basse de la cordillère me rappelle que cet état – état d'esprit ou état des lieux – est comme tout autre temporaire, que nous allons bel et bien quelque part et que le paysage indifférencié versera, tôt ou tard, dans l'ailleurs.

– Tu étais boue et tu retourneras à la boue. Magique, n'est-ce pas ?

Je suspends le mouvement de ma cuiller à mi-trajectoire pour baisser le regard vers l'homme qui a pris place à mes côtés, un petit barbu aux airs de moine défroqué, qui s'est tourné vers moi avec un air complice, le doigt levé pour ponctuer ses propos sentencieux.

– Ne vous arrêtez pas pour moi. Vous aurez besoin de toutes vos forces pour aller à la rencontre des mangeurs de terre... Pour les Tudmoudzhiks, ces montagnes sont les retailles de la création. Elles abritent tous les dangers, et ce qui vient d'elle ou y retourne ne tient qu'au malheur.

Adalbert Tchük est ethnologue. *Plus précisément : ethnopithèque.*

– Vous saisissez ? Sur l'échelle des êtres, la différence entre l'être qui observe et la chose observée n'est qu'une divergence de position.

Il fait depuis quelques décennies la navette entre l'Université autonome, où il est professeur associé au Département d'études coloniales, et les confins orientaux, dont les peuplades habituées à ses retours font si peu de cas de sa présence qu'il peut prétendre être un des leurs, *évident comme une pierre ou un tronc d'arbre*. Les deuxièmes mercredis du mois, il donne des conférences devant un public composé – il doit malheureusement l'avouer – d'habitues vieillissants, dont la lumière aveuglante des projecteurs lui permet d'interpréter le dodelinement ensommeillé comme un signe d'approbation passionnée.

Professeur Tchük est un des soixante-douze cosignataires du *Dictionnaire tudzhik et moudzhik*. Il

est aussi l'auteur d'un manuel de terrain, *La méthode ethnopithèque*, qui a connu une certaine vogue dans les années soixante et dont il s'empresse, preste comme un missionnaire en mal d'ouailles, de poser un exemplaire sur la table.

– Vous pouvez l'emporter. Il vous sera aussi utile qu'un couteau.

Professeur Tchük a consacré les quarante-deux dernières années de sa vie à l'étude de la culture tudmoudzhik. Dans son essai – dont il semble pouvoir citer l'entièreté par cœur – *Dialectique gémelle : de l'origine double*, professeur Tchük tente de démontrer, à travers un rapprochement qu'on peut tout au plus qualifier de métaphorique, qu'une seule et unique civilisation est à l'origine des deux grands ensembles de la population locale, qu'unissent d'étranges liens de réciprocité (dont nous aurons l'occasion de discuter dans un avenir rapproché) : les Tudzhiks, taciturnes nomades et chasseurs redoutables qui font cavalier seul sur la plaine herbeuse, et les Moudzhiks, qui se déplacent entre les massifs montagneux, où ils élèvent, du printemps au milieu de l'été, des cheptels de chèvres noires, et les terres basses et marécageuses de l'est profond, où ils entretiennent, à partir de la fin de l'été, des jardins flottants et pratiquent la pisciculture. Les deux peuplades, qui, il faut le dire, sont bien avares de paroles, parlent des langues distinctes mais apparentées : par exemple, les noms des bêtes et des légumes, y sont, à quelques variations orthographiques près, identiques.

Est-ce que ces proximités linguistiques sont dues à la promiscuité géographique ou aux aléas de l'histoire ancienne ? Professeur Tchük (qui, il faut le noter, est également l'auteur du néologisme *Tudmoudzhik*) fonde quant à lui son hypothèse sur une lecture comparative des motifs brodés sur les vêtements des deux peuplades, analysant leur morphologie comme une déformation topologique des pétroglyphes découverts par Morson et Timbur (« *The Speaking Stones* », Jones, *The Comparative Review of Yesterlands*, op. cit., 1954) dans la région. Le duo anglais voyait dans ces *pierres parlantes* (leur jolie

formule) des bornes signalétiques, contemporaines de celles que les Romains disposaient le long de leurs voies. Comme si les incultes avaient voulu naïvement imiter la manière du Royaume. Découvertes dans des zones inhospitalières – milieu des steppes, défilés rocheux, fonds maraîchers –, ces pierres irrégulières, arrivant aux genoux, auraient été disposées le long de *ley lines*, lignes de force du territoire, mimant à hauteur d'homme l'organisation de la sphère céleste. Professeur Tchük soutient qu'il faut, *of course*, se méfier de la propension anglaise à projeter sur toutes les structures du monde qui précède d'obscures significations païennes, invitant à la pensée des obéissances occultes et des sacrifices humains.

– Mieux vaut s'en tenir aux faits, ils contiennent leurs propres métaphores.

Tchük propose une interprétation plus littérale. Il m'explique qu'en tout, les archéologues anglais ont découvert treize bornes. Quatre d'entre elles sont alignées sur le nord magnétique, alors que les huit autres suivent l'axe du levant. Une borne centrale, baptisée *horizon zéro*, correspond au *centre géographique exact* de la plaine – entre les limites de la capitale et la fin de la zone marécageuse, entre l'horizon de la cordillère et le défilé côtier. Des bornes découvertes sur l'axe ouest-est, cinq sont situées à égale distance – un intervalle d'environ cinq cents kilomètres –, ce qui permet de penser que l'ensemble était déployé avec une cadence régulière, servant donc la fonction supposée par les deux archéologues anglais. Aujourd'hui, ces pierres reposent dans un entrepôt du British Museum, tassées les unes sur les autres, dans la densité silencieuse de leur mystère.

– Monsieur Descartes n'a rien inventé, cher ami. Ces cavaliers ne croyaient qu'en une chose : la rigueur de ce bas monde. Ils courent sur l'abscisse et l'ordonnée des steppes, défiant le Grand Rien. C'est la certitude qui les a retenus ici. Ceux qui doutaient se sont dispersés vers l'ouest, où on les a oubliés ; d'autres sont repartis vers l'est, et ont perdu leur chemin dans les marécages. Ce peuple a la tête dure et un cœur de pierre. Ils sont restés là, dans l'honneur réservé du doute.

J'ai terminé ma soupe, n'ayant pu placer un mot, et j'allais proposer au professeur Tchük un verre de chaude-gorge, belle occasion de revenir vers le bar pour m'absenter un instant de cette instructive conversation, quand est apparu à l'horizon un petit point noir, fendant la crête des herbes.

– Regardez, regardez-le bien venir.

De toute évidence, ce point se déplaçait en notre direction. La rumeur des conversations dans la voiture-restaurant a baissé d'un cran, alors que tous se sont penchés, dans une répétition inversée de la chorégraphie qui avait présidé à la révélation des falaises, vers la verrière gauche, cherchant la meilleure place pour scruter l'horizon. Soudainement, ils étaient là, étendard levé, cavalier destrier noirs, en course folle vers le convoi, corps et visages tendus dans la concentration, le tremblement de la course. À la dernière minute, le cavalier a levé son étendard, pour le pointer vers l'est et tracer vertigineusement le long du train. Sous le grincement rotatoire des roues, on a cru entendre l'accord des sabots frappant la plaine. Puis ils n'étaient plus là.





2^A —
Cavalier seul

Les traits burinés par le vent et tannés par le soleil des cavaliers tadjiks respirent la sévérité. Leurs habits bouffants, gonflés par l'air et la poussière des plaines, la vélocité des cavalcades suggèrent plutôt une légèreté miraculeuse : celle d'un nuage en tunique et pantalon.

Les barbares se sont arrêtés à nos portes pour tracer des sillons dans la plaine herbeuse. Leur course peut sembler sans rime ni raison, simple bravade contre l'ordre nouveau des véhicules à moteur, des chemins de fer, avalant les kilomètres à grand train. Dans leurs costumes de soie noire, bouffant sous la brise, ces cavaliers-géomètres mènent leurs juments dans une course inlassable le long d'abscisses et d'ordonnées invisibles. Ils ont, comme le veut l'expression, *le compas au cœur et la mire dans l'œil* : lorsque résonne l'écho soudain d'une détonation, et que le point noir d'un oiseau chute, il suffit de balayer du regard l'étendue abstraite pour voir apparaître l'un d'eux, cavalier sombre surgi en ligne droite du milieu de nulle part pour tracer une droite aussi sûre que les rails sur la plaine indifférenciée. Les visages étonnés pressés aux fenêtres du train témoignent d'un privilège fulgurant : un moment, il leur aura de nouveau été permis de croire aux magies de l'action à distance.



**2^B —
Un ethnopithèque**

Les ethnopithèques essaient des grandes villes, avides de rejoindre l'autre qu'ils devinent en eux. Ils y reviennent dans des accoutrements syncrétiques, pendouillant de talismans, qui ne sont enfin que le vain reflet d'une pensée magique : la conviction que l'on peut tromper son propre reflet.

Sous les pavés, la parole. La vague ethnopithèque a correspondu à l'époque où le Royaume, assuré de ses triomphes, a tout à fait pris ses aises, et où ses fonctionnaires n'ont plus senti le besoin de qualifier de *colonies* les territoires où ils dépêchaient leurs émissaires civilisateurs. De jeunes académiciens, persuadés des pouvoirs transformateurs du dialogue interculturel, ont alors signé le *Manifeste ethnopithèque*, déclarant ainsi leur solidarité *aux femmes, aux hommes et aux enfants des confins*. Ils sont partis *vers là-bas, reconnaître l'autre en eux*. Dans les cafés des grandes villes, on les reconnaissait à leur parure : chapeaux coloniaux, guêtres ou bottes de cavalier, ceintures tressées, vestes laineuses ou bijoux rituels rapportés de leurs séjours dans l'ailleurs. Ils avaient la parole facile, la connaissance fière. La jeunesse abstentionniste affirmait que de passer un après-midi en compagnie de ces explorateurs du commun sur une terrasse était une expérience plus riche qu'un semestre dans une salle de classe. Selon une des formules les plus populaires du mouvement, *Pour vraiment savoir ce qu'on vit, il faut le vivre*. Pendant quelques années, il était difficile d'éviter de les entendre pérorer à la ronde sur leur connaissance des confins. Il suffisait à n'importe quel quidam, attablé avec son café crème, de tendre l'oreille pour se les représenter, enthousiastes et curieux, debout sur quelque trottoir de planches posé au milieu d'un marécage à pontifier dans leurs accoutrements syncrétiques au milieu de peuplades qui tolèrent laconiquement ces sagesses, vaquant à leurs occupations. *Dans la mesure où une chose est bonne à dire, ce qu'on croit dire ne change pas*. L'étranger lointain, qui ne connaît l'ailleurs que par ouï-dire, se replonge, aujourd'hui comme avant, dans son journal du jour, en se disant que, depuis que le monde est monde, tout vient à passer.

À première vue, rien ne semble justifier la composition du train du Levant, qui aligne, entre la voiture-restaurant et deux voitures-lits, une demi-douzaine de cars à compartiments et autant de wagons plats, où de l'outillage, des provisions, quoi d'autre, transitent sous le couvert mystérieux de bâches. Pourtant, le voyageur peut s'y attendre à la promiscuité forcée avec un, quatre, ou cinq autres inconnus. Et ce, bien que les passagers se fassent de plus en plus rares sur cette ligne qui dessert les lointains intérieurs, où une population dont l'âme s'est depuis longtemps accordée avec l'âpreté naturelle de son territoire d'élection tolère stoïquement la visite des représentants de la civilisation appelés là

par la force des choses, l'élan d'une vocation ou, plus rarement, par l'aspiration naïve à la paix promise par la découverte de nouvelles immensités, *que l'homme n'habille que comme une arrière-pensée*.

Voilà les premières véritables paroles de mon nouveau compagnon de cabine, un habitué du train qui me questionne sur ma mission. Ce garçon bien mis, dont l'ensemble – Oxford cirés, complet noir et veste à hautes boutonniers, chemise blanche au col empesé – a pour effet d'accuser les contours de sa silhouette effilée, couronnée d'une houppe de cheveux de jais, aux reflets bleutés, soigneusement sculptés à la brillantine. Posée à ses côtés, une cage couverte d'un voile, qui laisse de temps à autre

filtrer le roucoulement d'un pigeon. J'ai tout de suite remarqué ses yeux d'une candeur presque animale. Le jeune homme, qui, même assis, semble très grand, paraît à la fois *perché* dans la considération de ma personne et égaré dans la contemplation de quelque problème intérieur. Est-ce l'angoisse ou une sympathie respectueuse qui le porte ainsi à *regarder ailleurs* ? Il a une étrange façon de se tenir, ses mains aux doigts délicats croisés sur les genoux, jointures droites exposées, la tête légèrement penchée dans le même angle, comme s'il était un peu gêné de partager cette pensée curieuse qu'on lui devine au fond du regard et qui ne le lâche plus. Malgré son costume de corbeau, un mot m'est immédiatement venu en tête : *héron*. J'ai oublié de lui demander son nom, et c'est celui qui lui reste.

Il m'explique qu'il est inventeur et qu'il a été mandé par l'Autorité électrique d'installer une génératrice de sa conception en territoire moudzhik. Il a mis au point un procédé qui permet de diffuser un courant électrique à des appareils situés dans un périmètre raisonnable de la source d'émission sans l'aide de fils. Il a l'espoir que ce processus nouveau révolutionne l'industrie humaine, pour le plus grand bonheur de tous.

— Si elle ne sert pas à améliorer la vie, la science ne sert pas la vie.

Les installations expérimentales, que les architectes viennent de compléter, sont situées à proximité d'une zone maraîchère, dans un des « Palais de la réconciliation électrique » érigés par l'ancien régime. Ceux à qui les usages moudzhiks ne sont pas déjà familiers doivent savoir qu'ils ont développé une étonnante agriculture saline : ils divisent les terres moites en bassins quadrangulaires, où ils cultivent des jardins d'herbes flottantes et élèvent des gobilles des marais, qu'ils sèchent et salent, avant de les acheminer aux conserveries de Murzhak, Catala ou Apotrophe. Cette opération de transport est réalisée par les soins des nomades moudzhiks, qui se rendent en temps voulu au village pour offrir leurs services de longs-courriers. Des pigeons voyageurs sont dépêchés au-dessus de la

plaine pour alerter les Tudzhiks, qui baissent leurs armes, toujours cambrées pour la chasse, et suivent les volatiles, entraînés à rebrousser chemin à la vue des cavaliers, jusqu'aux campements moudzhiks. Fini le temps où le tonnerre des sabots et l'apparition des cavaliers noirs annonçaient l'ultime malheur.

Les Moudzhiks, on le sait, circulent entre les alpages, où ils font paître des troupeaux de moutons et de chèvres, et les cultures maraîchères. Les Tudzhiks, patrouillant la plaine, les reliefs de la cordillère — où ils établissent leurs campements — et les sous-bois aux abords des marais, repoussent et chassent les bêtes sauvages, dont ils échangent les carcasses contre un tribut alimentaire. Les deux peuplades, conscientes que leur survivance dépend de leur complémentarité, ont depuis longtemps déposé les armes. Elles ne rivalisent plus que dans l'application maniaque qu'elles déploient dans l'exécution de leurs tâches réciproques, ou dans l'art paisible de la broderie.

Au printemps, les Moudzhiks récoltent les œufs des gobilles, qu'ils conservent dans de petits baluchons submergés jusqu'à la saison des pêches, à la fin de l'été. Les hommes, pantalons retroussés, pieds nus dans l'eau, coupent à la serpe les feuilles et les fleurs comestibles des plantes aquatiques, que les femmes et les enfants disposent sur des pans de bure. Ils en font des ballots gros comme des montgolfières. Puis les pêcheurs soulèvent les grands filets déposés au fond des jardins flottants. Environ la moitié des animaux échappent à la récolte, filant entre les mailles pour assurer la pérennité de la culture. D'un geste preste et léger, les femmes déploient les grands ballots d'herbes au-dessus des bassins. Frémissement de coton et averse de verdure. On tire aux quatre coins. La toile est tendue. Les enfants viennent poser de grosses pierres tout autour du liséré, pour la retenir en place. Alors, les hommes, qui se tenaient à l'écart, dégouttant de toute part, s'approchent de nouveau pour vider leurs filets sur le lit de verdure.

Un *ordonnier*, fille ou garçon au pas léger, à l'orée de l'adolescence, a été élu pour mettre de l'ordre dans le chaos de la récolte. Les familles ont revêtu leurs

plus beaux habits : des tuniques et des robes tissées dans une bure de roseau extraordinairement légère, rehaussée de broderies, d'une chape de fourrure de chèvre, où on reconnaît encore la tête cornue de l'animal, de tresses ou d'une large ceinture à motifs, teinte des couleurs du clan. Ce sont, en quelque sorte, leurs armoiries : les motifs détaillent une sorte d'arbre généalogique à l'horizontale, relatant les exploits des ancêtres, rehaussant le pedigree des vivants. La réputation de magnificence de ces habits, fabriqués des mêmes matériaux que les paniers et les tapis du quotidien des yourtes, parfois pétris dans la même paille que mâchent les troupeaux, n'est plus à faire : dans les salons de la capitale, les hérauts de la haute couture devront mobiliser des fortunes pour tenter de rejoindre, puis de soudoyer les vaillantes petites tailleuses moudzhiks qui leur permettront de répondre aux fantasmes de luxe archaïque de leurs clientes. Il est en effet rare que l'une d'entre elles accepte de déroger aux principes de la peuplade, dont le calendrier annuel, *nature oblige*, est étanche aux moindres écarts de conduite.

Au grand jour, l'ordonnier s'avance, avec des délicatesses d'équilibriste sur la toile tendue, déplaçant, lissant les feuilles et les herbes. À la fin de l'opération, qui peut durer des heures, parfois même plus d'une journée, il aura aligné douzaine après douzaine de gobilles, tête-bêche, sur le tapis lisse des feuilles. Lorsqu'il considère avoir terminé, il doit retourner au bord sans perturber l'ouvrage – son père, posté au pas du bassin, l'y repoussera s'il juge qu'il a failli à l'Ordre, forçant l'adolescent éconduit à reprendre le fastidieux manège. Une compétition tacite s'installe de bassin en bassin. Car, à leur retour au rebord, les ordonniers sont accueillis par un mélange retentissant d'applaudissements et de cris, et il n'est pas une oreille qui ne soit consciente de la hiérarchie implicite en jeu – qui le premier entrera dans l'âge adulte ?

Quand le dernier des ordonniers – les Moudzhiks ont la mémoire longue, et la position n'est jamais enviable – rejoint le rivage, les mères peuvent tendre à leurs garçons un roseau, son extrémité cotonneuse gorgée de semence, et à leurs filles une

fleur de nénuphar. La jeunesse s'engage alors dans une chorégraphie haletante, tissée de rapprochements, de tournoiement et de sourires. Ils chantent *Nous verrons, reverrons-nous* sur un air enjoué de flûte, cadencé par des tintements saccadés de timbales. La plupart du temps, la ronde s'achève sur des promesses de mariage murmurées, secrets d'un instant, longuement méditées par les familles, qui les révéleront à la ronde au repas du matin.

S'amorcent alors les opérations de salaison et de séchage. Au cours des prochaines semaines, les femmes, aidées par les doigts délicats des enfants, ramèneront peu à peu vers elles le tissu des récoltes, emballant les poissons et les œufs dans une feuille de quenouille repliée, retenue en place par une ficelle tressée de rhizomes. Ils sont alors prêts à être acheminés aux conserveries de l'est, à Murzhak, Catala ou Apotrophe, à des centaines de kilomètres de là, dans des grappes de ballots nouées à la selle des cavaliers tudzhiks. Ceux-ci chemineront toute la nuit et tout le jour, dans l'urgence d'assurer la fraîcheur de leur cargaison. Les pyramides altières de conserves triangulaires, boîtes de harengs et de caviar ornées d'un nénuphar ou d'un poisson stylisé, qui dominant les vitrines des grands magasins à la saison des fêtes, ne cachent pas d'autres trésors que ces délicats assemblages, auxquels chacun des membres des familles moudzhiks a contribué de ses mains.

Au départ des cavaliers, la fête commence – les divinités costumées, vêtues des mêmes toiles qui servent à la récolte, apparaissent dans les sous-bois, à la lumière chevrotante des lanternes. Les vieilles magies réaffirment leurs droits. Ces dieux, sous leur chef animal, sont enguirlandés des fruits de la terre – car les Moudzhiks, sacrifiant leur pêche au commerce de la capitale, survivent tout l'été sur un régime de feuilles, de racines et de patates, qu'ils cultivent derrière leurs yourtes, dans de petits lopins de terre sèche. La viande des troupeaux, quant à elle, est réservée aux Tudzhiks, plus sanguins.

Les visiteurs divins, qui empruntent leurs visages aux prédateurs des plaines, sont venus des tréfonds

invisibles pour entraîner les ordonniers dans une danse syncopée, d'une intensité croissante, loin des bassins, et serpenter entre les yourtes. Les jeunes hommes et les jeunes filles, par pure bravade, arrachent les légumes qui pendouillent à leurs costumes pour les jeter par la fente entrouverte des tentes. Au fil de la danse, ils en viennent à encercler les divinités, puis ils les attirent à nouveau vers les bassins piscicoles, pour les pousser sur les toiles. Alors, toute la peuplade, qui suivait leur cortège, s'approche pour leur prêter main-forte. On saisit les coins des toiles pour tendre des trampolines de fortune, où on fait rebondir les divinités au rythme d'une mélopée gutturale. Les visiteurs, virevoltant de tous côtés, répondent à leur chant hypnotique en poussant des hululements stridents, en piaillant des notes coupantes et en faisant tintinnabuler les cloches de cuivre qui pendent à leur costume. Le manège dure assez longtemps pour qu'un observateur extérieur en perde toute notion du temps. Au signal des ordonniers nouvellement admis dans la communauté adulte, on referme les toiles autour des divinités, dans un mouvement preste et chorégraphié, où l'assemblée entière semble entraînée, un moment infinitésimal, au bord de la chute. La précision des Moudzhiks n'a rien à envier à celle des Tudzhiks. Les visiteurs finissent enveloppés, ligotés au pas des bassins.

À l'aube, il ne restera là que des amas de cordes dénouées et de coton froissé, inexplicablement vidés de ces présences surnaturelles. Ceux qui y fouilleront y découvriront peut-être quelques patates, une poignée de noix, deux ou trois feuilles d'arbre, une portion de petits fruits... Les visiteurs s'en seront retournés aux Terres d'avant, et la vie, ici, dans le Monde tel qu'il fut trouvé, sera retournée à la normale, avec la mémoire de ce qu'elle a été.

Héron m'avait livré ce complément à la leçon du professeur Tchük sur un ton égal, exempt de jugement. Il m'a scruté longuement, silencieusement, a posé la main – il avait des doigts effilés qu'on dit *de pianiste* – sur la cage à ses côtés, avant d'ajouter :

– L'homme est un animal doté de raison – le seul animal qui sait qu'il est un animal pour l'homme... La science est un acte d'amour, qui permet de préserver nos vies de leur propre obscurité.

Il m'a expliqué comment, au cours de la dernière année, il avait visité chacune des familles de la peuplade pour leur offrir une ampoule au filament de tungstène, dotée d'un dispositif capable de recevoir du courant de la Centrale. Une cellule photoélectrique placée dans la base de l'ampoule déclenchait son allumage une fois l'obscurité venue. Un observateur aérien, un pigeon voyageur, disons, survolant les lieux, aurait vu se constituer, au fil des semaines, de foyer en foyer, un patron de lueurs électriques, brillant à travers la toile des tentes. Héron, bien sûr, ne voulait empêcher personne de dormir. Il suffisait de cacher d'un geste de la main – aussi délicat que celui présidant à l'extinction d'une flamme de chandelle entre deux doigts – la cellule photoélectrique qui déclenchait l'allumage des ampoules pour que la nuit soit de nouveau entière.

C'est alors que j'ai pris conscience que l'obscurité nous avait rejoints. J'écoutais Héron me conter ses travaux, et je voyais, en quelque jour futur mais proche, une divinité costumée entrer dans l'obscurité drapée, encombrée de tapis et de tissus, des yourtes, et tirer, de sous les plis de son costume, un livre aux pages abîmées, subtilisé, j'en étais sûr, à une bibliothèque de la capitale. Elle le pose aux pieds des familles endormies, emmitouflées dans leurs draps, qui en découvrent l'offrande au matin. Les Moudzhiks savaient-ils seulement lire ? Comme s'il suffisait d'allumer une veilleuse pour que le désir de la lecture se fasse jour dans le cœur des hommes. *Un livre est un acte d'amour, qui permet de préserver nos vies de leur propre obscurité.* Mais je suis par trop livresque.

Une lune ronde brillait sur l'étendue abstraite. Héron s'est excusé. Il devait dormir. Quand il s'est levé, j'ai eu l'impression qu'il était trop grand pour son propre corps. J'entendais, dans la cage voilée, la pigeonne roucouler doucement. On aurait dit qu'elle ronflait.



2^c —
Une famille à cultiver

Les individus sédentaires qui font leur vie aux confins inhospitaliers des territoires autonomes orientaux sont d'ardents et précis travailleurs, dont le sens des responsabilités n'a d'égal que l'élégance effacée. Leurs costumes cérémoniels, d'une impeccable rigueur, sont de la même étoffe que leur caractère.

Tu es né d'une mère et d'un père. Il n'y a pas de vérité mieux partagée. Les Moudzhiks sont connus pour leur sagesse lapidaire, leur stoïcisme et leur application au travail. Les Moudzhiks envisagent la misère matérielle comme un défi existentiel. *Il n'y a rien de plus important que ce qui est là, quoi que cela puisse être.* Des familles peu nombreuses – elles comptent rarement plus de trois enfants – vivent dans des yourtes et accomplissent ensemble les travaux nécessaires à la survie. La majorité des Moudzhiks est analphabète. Leur parole, déjà, se faisait rare, et ils se sont montrés fort peu réceptifs aux enseignements de la grammaire et de la syntaxe. Par contre, les Moudzhiks ont raffiné la broderie en un art complexe, qui se rapproche d'une sorte d'écriture métaphorique. Tous les membres des familles moudzhiks maîtrisent, dès l'adolescence, le fil et l'aiguille. Les ordonniers admis dans la société adulte se voient ainsi remettre, au lendemain des festivités de la récolte, un *costume d'avenir*, posé au pied de leur couche : une veste où ils seront appelés à broder, au fil des ans, le récit de leurs sentiments retenus, parce que ce qu'on ne peut pas dire, il faut le taire.



2^D —
Un agent de l’Autorité électrique

Les «têtes d’ampoules», sous leurs casques étincellants, sont les hérauts de la Réconciliation électrique, ambitieux programme d’électrification des régions entamé à la fin de l’époque coloniale. Les allures paramilitaires des agents de l’Autorité électrique n’arrivent pas à tromper sur la mélancolie de ces travailleurs des confins, convaincus que les idées nouvelles sauront sauver des vies, au premier chef la leur.

D'ambitieux jeunes hommes, de bonne ou mauvaise famille, peu importe, c'est l'intelligence des processus qui compte, fraîchement diplômés de Polytechnique, s'ils ont le caractère et le courage de la tâche, peuvent immédiatement faire leurs preuves en se joignant au Corps ambulatoire de l'Autorité électrique. Ils rejoindront les territoires autonomes, où ils prêteront main-forte à la Campagne d'électrification universelle (CEU) entreprise à la fermeture des comptoirs coloniaux. Là-bas, ils vivront à la dure parmi les populations locales, dirigeant, dans la boue des commencements, l'installation de génératrices ou l'érection d'une de ces stations de distribution du courant que l'Autorité a pompeusement baptisées Palais de la réconciliation électrique. L'époque de l'occupation n'est pas si lointaine : les antennes portatives avec lesquelles les agents testent la circulation invisible du courant leur donnent l'allure de lanciers médiévaux, et leurs treillis kaki, les poches bourrées d'instruments, rappellent l'encombrement des grenadiers. Mais ces jeunes hommes au regard mélancolique, sous leur casque brillant comme une ampoule, si nombreux à avoir laissé derrière eux une promesse, ont tôt fait de susciter la pitié des populations locales, qui les laissent à leur magie nouvelle comme à un jeu. Il est vrai que les femmes – l'Autorité électrique sait flatter la mâle ambition des jeunes hommes – se font rares dans le métier. Les agents apprennent à leurs dépens combien il est difficile – le train postal voyage lentement et les pigeons ont les pattes fines et le chargement léger – de cultiver leurs relations à distance. Aussi n'est-il pas rare qu'un garçon, le cœur gonflé par sa réussite aux confins, excité de revoir, de raconter, ne revienne à la ville pour découvrir que la relativité des sentiments a devancé ses annonces et que le cœur des jeunes femmes est traversé par des forces encore plus subtiles que le courant électrique. La nouvelle année venue, installé dans le train qui le ramène au travail, à contempler le défilement des ballerines par la fenêtre, il n'hésitera plus à dire à un étranger qu'il rencontre que son travail, s'il peut sembler désespérément technique, consiste essentiellement à jeter des ponts invisibles entre des solitudes qui se ressemblent sans se reconnaître.



2^E — Une divinité païenne

À chaque récolte, les esprits de la plaine, de la montagne et de la forêt reviennent hanter la mémoire des Moudzhiks. Un soir de lune, ces divinités joueuses, mi-hommes, mi-animaux, garantes des cycles de l'être et des choses, reviennent, dans leurs robes de gros jute, leurs colliers de patates, pour entraîner les adolescents dans la liesse, jusqu'au petit matin, où elles seront parties, et où ils s'éveilleront assurés de la suite du monde.

Les divinités ont des têtes d'animaux et des cœurs de terre. On dit qu'elles viennent du pays d'avant et qu'elles ont suivi les cavaliers noirs dans leur cavalcade à travers le continent, fidèles comme des ombres, agiles comme des serpents, se cachant à plat ventre dans les herbes aussitôt qu'un cavalier soupçonneux tournait la tête pour tenter de les deviner. Elles auraient attendu qu'ils élisent de s'arrêter, de planter leurs jardins, de creuser leurs bassins et d'élever leurs yourtes pour se révéler à eux. À chaque récolte depuis la première, les Moudzhiks reviennent les remercier d'être devenus eux-mêmes, ici. Les enfants, dont l'esprit d'analyse s'affine en même temps que leur fantaisie s'émousse, finissent bien par remarquer que quelques-uns des leurs, à chaque retour divin, manquent à la fête. Ils comprennent, sans qu'on ait à le leur dire, que le pays d'avant n'existe plus qu'en mémoire ou en imagination, et que, s'ils veulent faire leur vie ici, il vaut mieux grandir, se taire, et continuer à croire.

Les voitures-lits sont alvéolées d'alcôves individuelles, façonnées de bois de chêne, qui donnent l'impression de dormir dans un arbre creux. Le bois poli des compartiments a des douceurs de soie. J'aurais aimé m'y glisser dans un pyjama de feuilles.

J'ai rêvé : un treillis de poteaux et de fils électriques quadrillait la plaine à perte de vue. Une ampoule éteinte pendouillait à mi-distance entre chaque intersection. Dans la neutralité du ciel, un pigeon s'approchait. À son passage, les ampoules crépitaient, s'allumant s'éteignant en une déferlante de lumière jusqu'à l'horizon abstrait, comme un éclair qui joue sous la surface des nuages, un soir de tempête. Je me dois de préciser que je ne me voyais nulle part dans ce rêve. Néanmoins je savais que j'y étais : j'entendais le roucoulement du pigeon, comme s'il avait été posé sur mon épaule, et je tournais et retournais dans ma conscience cette phrase ronde, comme un message d'une importance capitale, que je n'arrivais pas à déchiffrer, et dont la clef tenait à l'inlassable répétition :

*Il est temps que le temps
serve à sauver des vies.*

Je me suis éveillé, le cœur battant la chamade, au grincement rugueux des freins. Au pas de ma porte, le service avait disposé, sur un plateau, mon petit-déjeuner : deux tranches de pain noir, un œuf dur, un jus de betteraves et une conserve de gobille, surmontée d'un bristol : *Bienvenue au Levant.*

Par le hublot, je ne voyais que la masse briquetée du Palais de la réconciliation électrique, comme si nous n'avions jamais quitté la capitale. Sur le quai, les agents de l'Autorité électrique, les plus matinaux d'entre nous, défilaient vers la sortie, sous leurs casques polis, brillants comme des ampoules. J'ai cherché une tête plus haute que les autres. Héron devait être déjà perdu dans ses pensées. Ce garçon, me suis-je dit, avait une longueur d'avance sur nous tous.



•

TERRITOIRES AUTONOMES ORIENTAUX

20 MAI 2015

|

Cher Hermann,

Je marche vers toi. Ha ha. Tu sais que ce n'est qu'une façon de parler : nos promenades me manquent tant. Je viens de vérifier l'élévation du Collège sur une carte : bref, n'exagérons rien...

J'ai reçu tes lettres avec plaisir. Pardonne-moi d'avoir tant tardé à répondre. Je sais que, malgré leur langage *élevé* – tes poumons et ton cœur, ton esprit et ton corps vivifiés par l'air des cimes, ton pas rebondissant à distance respectable du monde... –, elles s'adressent, malgré tout, fondamentalement, à moi, ton indéfectible ami dans l'ici-bas. Crois-moi, j'ai longuement considéré tes propos, ma plume suspendue à un millimètre de la page, avant de décider que ma contribution la plus pertinente à tes investigations résiderait dans ma présence renouvelée à tes côtés, dans l'attention et l'amitié. Nous nous le sommes si souvent répété : *Il n'y a pas de philosophie sans l'autre, pas de morale sans visage*. Et tu posais, au moment des au revoir, la main sur mon épaule, et je posais la mienne sur la tienne, et nous savions que la réponse, toutes les réponses, ne tenaient enfin qu'à ça... Bon, trêve de sentimentalité. Je n'ai jamais su faire système : je me laisse emporter, comme d'habitude, par ce qui me traverse. Mais toi aussi, ne le nie pas, tu aimes les détours. Tu sais que je n'ai jamais été le plus bavard de nous deux (en paroles, du moins). Je tenais à peser chacun de mes mots, qu'ils aient l'allégresse voulue. J'ai presque inscrit *légèreté*. Mais je connais trop bien ta propension à la contradiction constructive.

Je t'écris depuis les territoires autonomes orientaux. Cela semble tout près sur la carte, et pourtant. J'occupe une chambre à l'étage du Palais de la réconciliation électrique. Le nom en est tellement pompeux! Mon voisin, le professeur Tchük (tu l'as peut-être lu?) marmonne toute la nuit. J'ai d'abord cru qu'il priait, jusqu'à ce que j'aperçoive, par sa porte entrouverte, les ouvrages empilés sur sa table de chevet : ses propres œuvres,



qu'il ne semble jamais se lasser de relire. Il me répète chaque jour qu'il descendra bientôt vivre parmi les indigènes, mais que ses travaux le retiennent là, encore, un peu.

Par contre, je dois dire que les agents de l'Autorité électrique me plaisent plutôt. Ces jeunes hommes (les jeunes femmes sont plus rares dans le service), exilés ici au nom du Progrès, animés par le rêve d'un radieux avenir électrique, pour tous et pour eux, ont, comme on dit sur les planchers d'usine, du cœur à l'ouvrage. Je réfléchissais en les voyant s'agiter au milieu des Tudzhiks que ce sont eux, les véritables *primitifs*, excités par leur magie nouvelle. *Primitifs!* La formule est si vaine. Ce sont des prosélytes, des proxénètes qui s'ignorent. Toute la semaine, ils défendent le culte de la rationalité, calculent les profits à venir. Puis, une soirée de pleine lune où ils ne peuvent plus contenir l'effroi des distances, ils brisent leur sevrage corporatif, attaquent les réserves d'eau de vie, font cul sec et se retrouvent, ha ha, cul mouillé au fond des bassins, à pleurer leurs promesses, leurs sentiments égarés. C'est touchant. Je vais un peu vite, mais tu vois où je veux en venir (et je sais que tu n'es pas vraiment d'accord) : l'ordre du monde est émotif. Les entreprises humaines ne font que déplacer la question de l'existence, entraînant des conséquences parfois désastreuses. *Avoir du cœur à l'ouvrage* – cette formule est la bonne : il n'y a rien d'autre que cela derrière les œuvres de la civilisation.

À moi aussi, une jeune femme manque – Pimprenelle, encore, je sais, je sais. Je ne me serais sûrement pas retrouvé ici sans elle, si tu me suis bien. J'ai concocté quelque histoire d'anthropologie appliquée pour le directeur de la rédaction – je m'en tirerai avec ma belle plume et mon esprit d'invention, comme d'habitude. Tu me diras encore que je l'ai trop facile et tu me resserviras ta théorie des exceptions et nous finirons, comme d'habitude, par rire de bon cœur l'un de l'autre.

Cela risque d'ailleurs de t'intéresser : je soupçonne l'ingénieur principal du projet – une étonnante méthode de distribution à distance de l'électricité – d'être amoureux d'une pigeonne. Il vient d'être congédié. Je te raconte. Il n'allait nulle part sans elle. Je dois dire qu'ils formaient un beau couple. Quand je l'ai rencontré, je l'ai surnommé Héron. Le nom m'est apparu comme une évidence : il pense et bouge avec une intense *considération*, et, quand il se lève, il semble se déplier. En le voyant, on se dit : c'est un homme grand, qui fera de grandes choses! Ha ha. La pigeonne – j'ignore son nom à elle aussi – roucoule à ses côtés, et on jurerait qu'elle lui confie quelque assise inconsciente, la petite musique ou le moteur de sa pensée. C'est un philosophe naturel, à la vieille façon. Son *Eurêka* prend la forme d'une ampoule véritable, installée



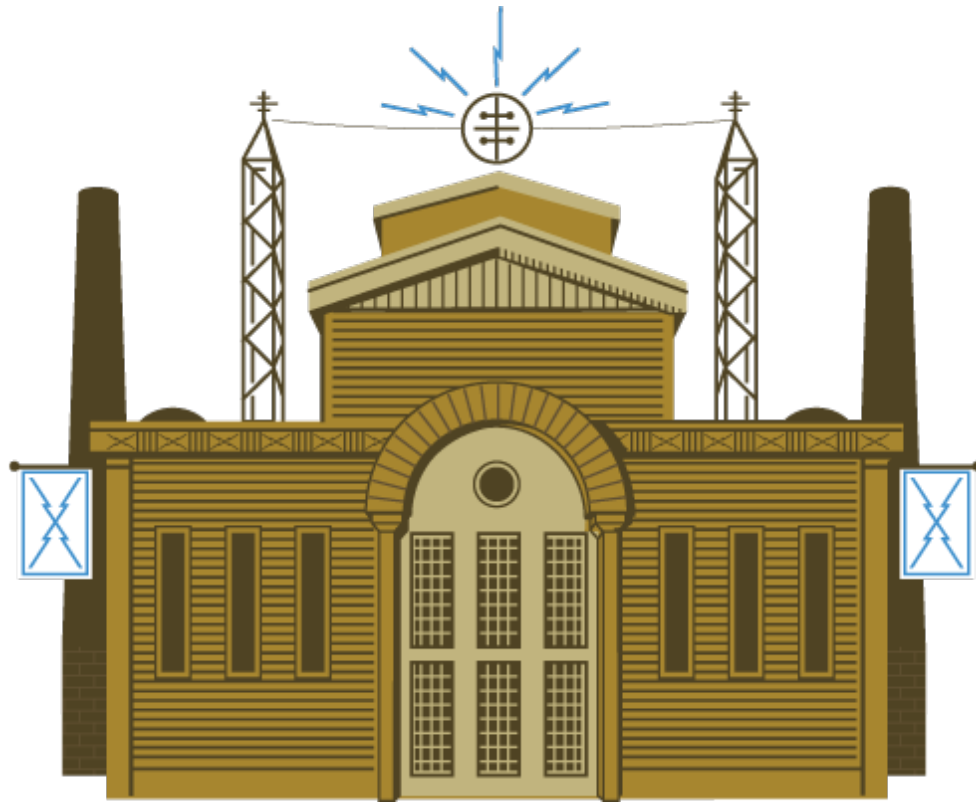
dans toutes les yourtes. Elle s'allume par elle-même au crépuscule et semble fonctionner par la force pure des idées.

Avant-hier, Héron est descendu au village en pleine nuit. Il s'est dirigé vers la volière où nichent les pigeons voyageurs qu'entretiennent les Moudzhiks, et il les a libérés. Le lendemain, cinq cavaliers tudzhiks sont apparus aux portes du Palais, les oiseaux abattus enguirlandés à leurs selles. Ils les ont laissés au pas de la porte en affirmant qu'ils « embrouillaient la clarté des messages ». Les Moudzhiks se pressaient autour d'eux. La nuit suivante, ils ont fait éclater toutes les ampoules. Au matin, un petit garçon s'est présenté à la porte du Palais. Il a réclamé à Héron sa pigeonne. Ses collègues ont dû la lui arracher des mains. Le directeur semblait tout de même attristé. Le professeur Tchük prenait des notes en pérorant et en secouant la tête. Une de ses idées a tout de même attiré mon attention : les Moudzhiks lui auraient confié qu'ils se méfiaient du *regard des ampoules*. Qu'ils croyaient qu'une pensée étrangère se profilait dans l'écheveau électrique, que, s'ils accueillent ces feux follets en leurs foyers, les divinités les bouderaient et ne se manifesterait plus, à l'heure du loup, pour leur rappeler d'où ils viennent. Héron repartira sur le train du Lendemain. Il avait du cœur à l'ouvrage et le feu au cœur. Je ne peux que lui souhaiter bonne chance.

J'ai suivi tes instructions. J'ai eu ce petit pincement au cœur, qui me vient chaque fois que je constate qu'un train ne va pas là où je veux, en regardant partir le convoi en sens inverse. J'ai arrangé le passage vers le Collège avec un cavalier moudzhik. Je l'avais rencontré à l'occasion des cérémonies d'automne – un spectacle impressionnant, que j'aurai l'occasion de te raconter. Il était du quinconce de chasseurs. Pour l'instant, qu'il suffise de dire que, si je suis de retour à l'ouest à temps pour les fêtes, je ne regarderai plus jamais une conserve de gobilles de la même manière.

Mon guide s'appelle Tardouk et il m'a promis le rapace que je lui ai demandé pour notre repas de demain. Assez de pigeons sacrifiés! En fin de journée, nous parviendrons à la station du Norastan que tu m'as indiquée. Je devrais rejoindre vos hauteurs à l'aube suivante. Si tu n'as pas perdu tes habitudes, tu seras déjà en chemin. Une balade me fera grand bien. J'ai hâte de découvrir ton nouveau monde, *tel que tu l'as trouvé*. Ha ha! Tu pourras m'expliquer où tu en es, mon ami naturel.

Bien à toi,
Anatole



Costumes nationaux,
une production de La table des matières

Écriture et réalisation Daniel Canty
Dessins Stéphane Poirier
Scénario Daniel Canty et Stéphane Poirier
Design graphique Anouk Pennel, Feed
Programmation web Jules Renaud
Révision linguistique Aimée Verret et Alexandra Soyeux

Costumes nationaux a été initié dans le cadre de
Punkt Press vol. 1 : Überlivre, à l'Atelier Punkt en 2011.

Daniel Canty remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
pour le soutien accordé à ce projet.

Conseil des arts
et des lettres
Québec

© Daniel Canty, Stéphane Poirier et Feed, 2015